

## Conversation avec Jean-Michel Alberola (1)

**Présents (outre l'artiste) : Bernard Marcadé, Jean-Marc Le Gall, Antoine Guggenheim, David Sanson, Denis Hétier, Alain Berland, Isabelle Mancini, Léa Bismuth, Rodolphe Olcèse, Jean-Baptiste de Beauvais, Jérôme Alexandre.**

Il s'agit de la première séance de notre séminaire avec l'artiste Jean-Michel Alberola. Elle sera suivie de plusieurs autres. Le principe retenu pour ce travail n'est pas de commenter l'œuvre de cet artiste, mais d'échanger avec lui des réflexions sur les sujets qui le questionnent en permanence depuis des années. Ce qui lui importe est en effet de parler de « questions générales » et d'abord de repérer quelles questions générales sont pertinentes. Les questions particulières, locales, micro-locales, même si elles comptent beaucoup dans la réalité, ne font jamais que se rattacher et dépendre de questions générales.

En présentant cette perspective d'échange et de recherche commune, J-M A en fournit d'emblée une illustration en citant une phrase de Gaston Leroux qui figure dans l'un de ses livres : « L'impression d'ensemble prodigieusement inquiétante qui se dégageait de cette vision venait justement que l'on n'avait pas d'impression d'ensemble ». Phrase percutante en raison de son sens paradoxal ? Percutante parce que citée (extraite du reste du texte) ? La discussion s'ouvre d'emblée sur **ce que veut dire citer**.

« En période de crise la seule chose à faire c'est citer », disait Debord. J-M A soutient que ce qui lui importe en repérant une phrase, une expression, ce sont les connexions qu'elle permet de faire avec autre chose. L'artiste, le penseur (il rappelle que l'artiste est un penseur parmi d'autres) est celui qui connecte des idées anciennes pour... les rénover ? les transformer ? les trahir ? « Il faut dépotentialiser les connexions » a dit à J-M A un

neurologue, c'est-à-dire empêcher l'habitude d'emprisonner les connexions dans une gaine qui va sans cesse s'épaississant.

La question principalement débattue est celle du statut de la citation et de son usage. Citer, est-ce imposer indûment l'autorité de la citation ? N'est-ce pas au contraire dépotentialiser, ouvrir le sens, féconder d'autres sens ? L'usage que revendique J-M A est évidemment celui-là. Il n'y a que du déjà-là. Ne nous y trompons pas : « On arrive après tout le monde ». Tout ceci repose sur une conception réfléchie du langage comme n'appartenant jamais uniquement à quelqu'un mais toujours au groupe, comme n'enfermant jamais ce qu'il signifie, mais comme l'ouvrant. « J'espère que l'on ne sait pas tous de quoi on parle ». Parler, avec ou sans citations, c'est en effet ouvrir indéfiniment le sens, se désapproprier, s'en remettre à d'autres et à l'au-delà de soi.

Et il y a là une dimension proprement jouissive. J-M A va jusqu'à dire que la découverte d'une phrase vraiment puissante est une des plus hautes jubilations qui se peut expérimenter (« mieux que la cocaïne »).

Ces réflexions sur l'interaction de « l'ultra local » et de « l'ultra général », sur celle de l'individu et du groupe, dialectique inhérente au langage humain (et présente bien sûr au cœur de l'acte artistique), conduisent la discussion sur un sujet qui pourra être abordé à la séance suivante (le 12 /11), celui de la pauvreté, thème cher à J-M A, qu'il faut entendre d'emblée dans le sens politique (On se souvient de l'œuvre « La pauvreté est une idée neuve en Europe » présentée dans la nef du Collège, et du film « Koyamaru »). Lisant le dernier livre de Giorgio Agamben, *De la très haute pauvreté*, Rivages 2011, J-M A est tombé en arrêt sur la phrase suivante qu'il convient que les participants méditent :

« Comment penser une forme-de-vie, c'est-à-dire une vie humaine totalement soustraite à l'emprise du droit, et un usage des corps et du monde qui ne se substantifie jamais dans une appropriation ; ou encore : comment penser une vie qui ne peut jamais être objet de propriété, mais seulement d'usage commun ? » (p. 10)

Plusieurs autres sujets sont évoqués en fin de séance : la question de la bonté ; celle des territoires, de la géographie et de son rapport à l'histoire ; celle de la diminution de l'écart entre cause et effet ; celle des sentiments, de la sentimentalité ; celle des questions qui n'ont pas marché (par ex. le communisme) ; celle de la scission entre le populaire et le savant ; celle de l'argentique et du numérique : c'est la question du temps (« Qu'est-ce qu'on garde de l'ancien et qu'est-ce que l'on jette du nouveau ? »